

Eugène

Mon nom

Je dispose de mille mots pour me dire. Je ne suis pas de langue maternelle française. Je viens de l'étranger. Pour exprimer le fait que je pars d'un point pour arriver à un autre, je connais deux verbes: aller et courir. Si j'ai peur, je cours vite. Si je suis calme, je vais lentement. Et si je veux exprimer une chose compliquée qui se passe en moi, je dis: je cours lentement.

J'ai un autre handicap: j'ai les vaisseaux capillaires des jambes si bouchés que je ne peux pas marcher plus de deux cents mètres sans hurler de douleur. Mon rayon d'action dans le monde est de deux cents mètres dans la région de ma voiture, une petite Peugeot. Sans ma Peugeot, je suis perdu. Avec ma Peugeot, je ne suis que désespéré.

Dans le pays de ma naissance, il y a une blague entre le pessimiste et l'optimiste qui dit comme ça: Mon Dieu, pire ça ne peut pas être. L'optimiste lui répond: Mais si, mais si. Dans mon cas, pareil. Ce n'est pas suffisant d'être une île de mille mots et de deux cents mètres de rayon, il me fallait une troisième terreur. Un secret sans nom qui se cache en moi et qui me fait courir lentement depuis toujours.

Je suis un mari et un père. J'ai deux enfants: un médecin et un pharmacien. Ils n'ont plus besoin de moi. Ils sont d'une complémentarité parfaite. Ma femme n'a pas supporté de vivre sur une île de deux cents mètres. Elle est partie depuis longtemps sur l'océan. C'est-à-dire, pas physiquement. Physiquement, elle est toujours à mes côtés, dans notre appartement, dans notre lit. Non, je veux dire qu'elle est partie avec l'âme.

Je travaille dans un petit bureau d'informatique. Nous sommes deux. Moi, je m'occupe d'écrire des programmes et mon collègue discute avec les clients anglais ou allemands. Je n'ai jamais besoin de parler beaucoup en français avec mon collègue. Le langage informatique est notre pays commun.

Depuis quand je suis dans ce pays, je n'ai pas du tout essayé de me mêler de sa vie. Je n'ai pas besoin de pièces de théâtre en français ou d'amis qui me parlent français. Je reste à la maison et voilà. Ma femme sort de temps en temps: elle joue au bridge dans un club.

J'ai remarqué qu'en français mon nom est le même mot qui se regarde dans le rétroviseur. Je suis mon nom. Et je ne peux pas mieux dire pour terminer la présentation.

Je commence cette enquête à soixante-trois ans. En cachette. Personne ne me soupçonne de rien. Ni mon collègue, ni mes enfants et encore moins ma femme. J'écris dans ma Peugeot. Le trajet du bureau jusqu'à la maison dure vingt minutes, si je vais à soixante à l'heure. Je pars du bureau à l'heure normale et je vais dix minutes à cent vingt à l'heure. Comme ça je vole dix minutes. Je me stoppe à côté d'un champ et j'écris. Après, j'arrive à la maison à l'heure d'arriver à la maison.

Cette manière d'écrire par compression du temps dit très bien ce que je veux dire. Je veux regarder ma vie pour mettre la main sur une petite compression du temps. Un moment qui a fui dans le monde ou ma mémoire.

Parce que je me soupçonne. Je ne sais pas s'il s'est passé quelque chose; je ne sais pas quand s'est passé ce qui s'est peut-être passé; je ne sais pas si je suis acteur ou témoin d'un drame. Tout ce que je sais; tout ce qui existe de façon sûre est un sentiment d'horreur sans nom que je cache en moi depuis toujours. Assez pour aujourd'hui. Je vais à la maison pour être normal.

Je suis exténué. Ce trajet à cent vingt à l'heure m'épuise. C'est si inhabituel.

Hier, je me suis présenté et j'ai exposé le but de ce texte. Peut-être ce qui m'aiderait aujourd'hui ce serait de savoir pour qui ce texte est écrit.

Un psychiatre m'aiderait à mettre un nom sur l'innommable. Un traducteur m'aiderait à dire avec plus de mots français ce que je veux dire. Un commissaire m'aiderait à évaluer ma culpabilité.

Mais comme je ne sais pas ce qui s'est passé que dire au psychiatre? Comme je ne peux même pas nommer ce que je sens dans ma propre langue, à quoi m'aiderait un traducteur? Enfin, comme je ne peux me rappeler de rien, de quoi pourrait m'inculper un commissaire?

J'ai besoin d'un psychiatre-traducteur-commissaire. Moi qui ne sais pas parler français, voilà que j'invente des mots! Je pars à la maison. C'est l'heure d'être normal.

Quatrième jour. J'aimerais stopper. Si j'avais fait quelque chose, quelque chose de mal il y a longtemps, ici ou dans le pays de ma naissance, il y aurait des réclamations. Il y aurait des problèmes. Il y aurait (comment dit-on quand la police trouve quelque chose sur le lieu du crime qui accuse quelqu'un?). Mais il n'y a rien. Le monde est vide d'accusations. Je pourrais vivre avec la paix dans la tête sans que personne ne trouve rien à redire. Comme l'homme normal que je parais.

Dans un livre que j'ai lu dans le pays de ma naissance, j'ai lu une histoire orientale. Qui dit qu'un homme est parti de la maison sans explication à ses enfants et sa femme. Il n'a dit qu'un mot: Je veux trouver le bonheur. Il l'a cherché partout. Sous les montagnes, dans la mer, dans le ciel, au fond des villes et au milieu des champs. Pour rien. Il n'a rien trouvé. Au moment de mourir, il voit un ange. Il demande: «Tu peux me le dire maintenant. Où est caché le bonheur?» Et l'ange lui répond: «Dans ton cœur. C'est pour cela que tu ne l'as pas trouvé.»

Vous voyez, mon cher psychiatre-traducteur-commissaire, si le bonheur est caché dans l'homme, sans (le mot quand la police trouve quelque chose sur le lieu du crime qui accuse quelqu'un) de son existence, pourquoi ne serait-ce pas la même chose avec l'horreur? Tout le monde est heureux, mais moi je sais que dans mon cœur se cache un secret terrible.

Paranoïaque, mythomane, amnésique, sadique. Ces mots se disent la même chose dans les deux langues. Parce que ma langue est d'origine latine comme le français. Nos racines sont communes, cher psychiatre-traducteur-commissaire. Il faut que nous nous comprenions.

Eugène est né à Bucarest et vit en Suisse depuis 1975. Licencié en lettres, Eugène s'est d'abord fait connaître comme leader d'un groupe de rock lausannois et auteur de pièces de théâtre. Il a écrit plusieurs livres et travaille comme chroniqueur à la radio et dans les journaux.

Je ne parlerai pas plus aujourd'hui. La journée de travail a été très compliquée, parce que mon collègue est malade. Et un client a téléphoné. Heureusement qu'il était Français. J'ai pu sortir deux mots. Avec un Anglais ou un Allemand, j'aurais été muet. J'ai parlé cinq minutes en français avec lui. Donc je n'écris que cinq minutes maintenant. Dix minutes est le maximum que j'accorde à cette saloperie de langue française.

J'ai stoppé la voiture. Je regarde par la fenêtre. Le monde est calme. Le monde est lisse. Mes yeux dans le rétroviseur sont calmes et lisses aussi. Depuis tant d'années, j'ai appris à paraître calme et lisse. Si je pouvais m'oublier, il n'y aurait plus aucun problème. Je vivrais en harmonie.

J'ai échappé à un régime dictatorial; j'ai amené mes enfants dans un pays libre; j'ai trouvé du travail; j'ai un salaire honnête. Comme a dit ma femme lorsque nous avons passé la frontière: «Nous voici arrivés de l'autre côté du monde!»

Je devrais être le plus heureux des hommes. Mais non. Dans mon cœur, je ne trouve qu'une terreur.

Moitié moitié: trente ans dans le pays de ma naissance; trente ans dans mon pays d'adoption. Ma vie se regarde dans un miroir.

Je me rappelle quand j'étais petit et je regardais ma mère qui faisait la soupe dans un grand chaudron sur un feu de bois. Avec (le mot qui n'est ni un couteau ni une fourchette) elle mélangeait lentement la soupe. Ce qui était dans le fond remontait à la surface et ce qui était dessus allait au fond. Elle répétait ce geste des heures et des heures dans ma mémoire. Et bien, maintenant je comprends que ce qui se passe en nous, c'est comme cette soupe. Une soupe grasse de sentiments. On jette un nom dans la soupe, mais il coule immédiatement. On jette encore un mot, mais lui aussi il se noie. On peut jeter mille mots différents en nous. Je pourrais jeter les mille mots français que je connais avec le risque de devenir muet, ça ne changerait rien. Je ne pourrais toujours pas nommer tous les sentiments qui bouillonnent en moi.

Extrait du livre «Mon nom», publié avec l'accord des éditions de l'Aire.

Œuvres de Eugène

- Quinze Mètres de Gloire. Editions de l'Aire, Vevey 1995.
- L'Ouvre-Boîte. Editions de l'Aire, Vevey 1996.
- Mon nom. Editions de l'Aire, Vevey 1998.
- Mange Monde. Editions de l'Aire, Vevey 2000.
- Pamuklie, Pays Fabuleux. Editions Autrement, Paris 2003.
- Les Mises en Boîtes. La Joie de Lire, Genève 2004.